

### *De Gisors à Beauvais le patrimoine mêle histoire, architecture, légende, trésor et promesse*



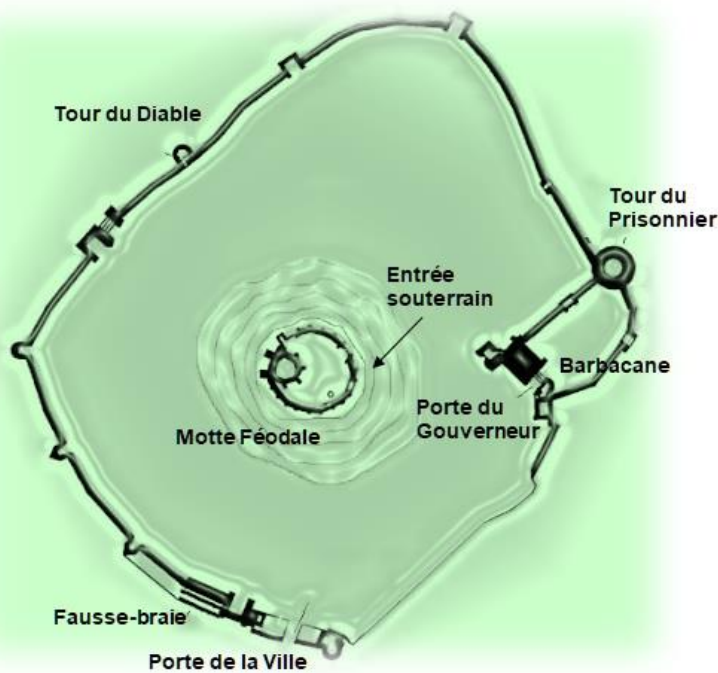
*Histoire et légendes se mêlent dans la motte et les vestiges du château de Gisors*

Las d'être paralysé par les prescriptions anti-covid nous avons décidé d'entraîner quelques volontaires dans une sortie évasion patrimoine à Gisors et Beauvais dès que les restrictions ont été levées. Comme toujours le choix de ces sites n'est pas fortuit et, bien que les plus anciens membres aient pu déjà faire cette visite, c'est avec plaisir que tous les participants ont pu découvrir quelques joyaux de notre histoire.

Parti tôt d'Ivry, c'est vers 10h que nous entamâmes la découverte du château de Gisors. Un lieu étonnant par sa configuration et son histoire contemporaine, mais également singulier par les événements qu'il a connus, notamment le mystérieux trésor qu'il renfermerait et la légende qui y circule et se transmet de siècle en siècle.

Notre hôte est un homme passionné, quelque peu bavard et débordant d'anecdotes, qui nous guide et nous conte au pied de la motte, l'origine, l'histoire du site et son évolution avant de nous en faire découvrir les murs et les méandres.

Ainsi, il nous raconte que c'est quelques années après la bataille d'Hasting (1066) que Guillaume le Roux, fils de Guillaume le Conquérant, succède à son père et ordonne en 1097 l'édification d'une motte féodale avec, en son sommet, une enceinte et un donjon en bois. Les travaux sont alors supervisés par Robert de Bellême, qui malgré ses revirements divers, retourne alors dans la fidélité au duc. Ce premier édifice durera jusqu'en 1123, date à laquelle Henri II, fils du roi d'Angleterre et duc de Normandie Henri de Beauclerc, fit bâtir le .../...



*Plan du site de Gisors*

donjon actuel en pierre et de forme octogonale. Une enceinte de plus de 800 m de long, que nous désigne du doigt notre guide, est bâtie, enserrant une vaste basse-cour. Elle comporte huit tours qui présentent des innovations architecturales majeures : tour quadrangulaire à bec, tour en U ou fer à cheval et tour circulaire à plusieurs niveaux d'archères.

Entre les années 1158 et 1161, alors que le roi de France Louis VII et le roi d'Angleterre s'affrontent, la garde du château est confiée temporairement à trois frères de l'Ordre des Templiers. Cette occupation dure jusqu'à ce qu'en 1193 où, alors que Richard Cœur de Lion revenant de croisade est fait prisonnier en Autriche, Philippe Auguste s'empare de la forteresse. Il procède à quelques transformations par l'apport de nouvelles constructions : ajout d'une barbacane orientée vers la ville et élévation d'une imposante tour-maîtresse circulaire à trois niveaux, comparables à celle du donjon du Louvre.

Trois ans plus tard, Richard Cœur-de-Lion reprend possession des lieux. Dès lors et jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle le château, comme celui d'Ivry, changera de main plusieurs fois. Durant la guerre de Cent Ans, de nombreuses modifications seront apportées afin d'adapter la forteresse à l'artillerie. Puis en 1590, à l'issue de la Bataille d'Ivry, il deviendra définitivement français.

Notre orateur, ayant perçu que le mot « Templier » éveille nos esprits, attire notre attention sur le fait que si leur passage a laissé beaucoup de traces dans le Vexin, ils ne sont cependant restés que trois ans à Gisors. Une période suffisamment courte durant laquelle Jacques de Morley, Grand Maître de l'Ordre, aurait transité dans les geôles du château, avant d'être conduit au bucher. Mais également suffisamment longue pour qu'au fil des siècles, et grâce à l'imaginaire de certains, il germe dans la tête de quelque uns la présence en ce lieu d'un trésor enfoui.



*La barbacane : au premier plan la Porte du Gouverneur, au fond à gauche massive et ronde la Tour du Prisonnier*

La parenthèse refermée, il se retourne et nous montre, légèrement en contrebas, la barbacane située à l'angle Nord-Est de l'enceinte. C'est l'avant cour du château. Elle est constituée de courtines qui insèrent une cour, de la porte du Gouverneur qui donnait accès à la forteresse et d'un imposant donjon édifié par Philippe Auguste nommé « Tour du Prisonnier ». De là où nous sommes, on peut voir que le tracé en angle de la chaussée qui traverse la Barbacane permettait de ralentir considérablement toutes les arrivées au château et ainsi de mieux contrôler tout ce qui entraît ou sortait. L'ensemble étant inaccessible pour cause de restauration, il nous est impossible d'y accéder. Aussi, notre guide s'empresse de nous décrire les deux principaux éléments qui composent cet ensemble

D'abord, la grosse tour carrée dite « du Gouverneur » et la porte juxtaposée du même nom élevée en même temps que l'enceinte sous Henri II, puis remaniée et surélevée sous Philippe Auguste. Elle est caractérisée par ses archères de plus de deux mètres de haut, desservies par des embrasements triangulaires simple couverts de voussures plein cintre.

Ensuite, la tour circulaire dite « du Prisonnier » qui formait jadis un complexe destiné à l'administration, et à la justice de la châtellenie tout en jouant le rôle de prison. Elle se compose au niveau supérieur, accessible par les courtines, d'une salle des gardes avec une haute cheminée, d'un puits et d'un four à pain ; juste en dessous une grande salle, dont on ignore la fonction initiale, mais qui a servi jusqu'en 1995 de dépôt des archives locales ; et tout en bas, d'un cachot dont notre guide nous dit qu'il recèle sur ses parois une multitude de graffitis d'une facture exceptionnelle.

Ne pouvant nous y rendre, notre hôte nous montre quelques photos (ci-contre). Les plus anciens, à caractère religieux, remontent au moyen-âge.

En raison de leur situation et du nom donné à la tour, ils ont généré au fil des siècles, et surtout grâce à l'imaginaire des auteurs du XIXe, une légende qui persiste toujours et que notre guide ne manque pas de nous narrer (voir ci-dessous), avant de nous entraîner dans les profondeurs du château, sous la motte, via une grille située à la base du flanc Nord-Est de la motte.

*Suite page suivante*



*Quelques graffitis du prisonnier de la tour*

## *La légende du prisonnier*

Cette légende se nourrit de récits colportés à la période romantique, très friande de chevalerie et d'épopées médiévales.

Elle narre l'histoire d'un noble étranger anonyme, qui paraît en visiteur à l'occasion de festivités à la cour de Philippe VI le Valois. Dès qu'il voit la reine Blanche d'Evreux promise à Philippe VI, il est subjugué par la grâce et la beauté de la reine qui, en retour, n'échappe pas aux traits acérés de Cupidon.

Le roi aussitôt informé du scandale par ses espions, fait arrêter le malheureux, qui est jeté sans autre forme de procès dans la prison du château de Gisors.

Durant toute sa captivité, le prisonnier ne connaîtra d'autre compagnie qu'un clou arraché à la porte de sa prison. A l'aide de cet outil rudimentaire, il occupe ses journées à sculpter les pierres de la tour et à créer une multitude de graffitis.

Au terme de dix années d'emprisonnement et après maints efforts pour desceller deux grosses pierres de son cachot, il s'évade. Mais, alors qu'il a presque réussi, le sort s'acharne : le garde alerté par le bruit de la chute des pierres, l'atteint d'un carreau d'arbalète. Son agonie s'achève dans les bras de Blanche qui était pourtant venue lui annoncer la fin de sa captivité. Au terme de cet épisode, Blanche qui avait entre-temps épousé le roi, se retrouva très vite veuve et se retira loin du monde.

On pense que cette légende est basée sur ce que l'on sait de la jeunesse de la véritable Blanche d'Evreux. Elle était âgée de 17 ans, lorsque ses noces furent célébrées avec Philippe VI, en 1350. Ce dernier, veuf depuis peu, et son aîné de 40 ans, mourut un an après son mariage. Selon une expression qui fera plus tard florès, il défuncta « en pleine santé », emporté par l'ardeur. Veuve, dit-on inconsolable, la reine se retira, en son château de Neauphle pour ne plus paraître.



L'exploration débute en empruntant une longue galerie rectiligne descendante voûtée plein cintre. Chaque volée de marches débute par une arche chanfreinée et dessert un palier distribuant plusieurs caves. Nous nous arrêtons un instant sur l'un de ces niveaux caractérisés par le démarrage, de part et d'autre, de deux couloirs et par une arche constituée de plusieurs arceaux accolés, pour écouter quelques explications. Les parties les plus anciennes datent du XII<sup>e</sup> siècle et les plus récentes du XIV<sup>e</sup> siècle. S'agissant des couloirs, nous apprenons qu'ils reliaient le secteur des logis primitifs, sous lesquels nous sommes à la Porte du Gouverneur, mais également à d'autres zones habitables réparties dans la basse-cour.

Notre guide attire nos regards sur un ensemble d'amorces de galeries obstruées au fond de certaines caves. Nous ayant questionné sur ce que nous pensions de ce fait, et n'obtenant aucun retour de notre part, il nous explique que c'est l'œuvre d'un certain Roger Lhomoy au XX<sup>e</sup> siècle. Un personnage totalement investi par la légende du Trésor des Templiers (voir page 19), qui a passé sa vie entière à le rechercher et dont il nous résume les extraordinaires faits divers générés par ses affabulations (voir page 26).

Suite de l'article page suivante.





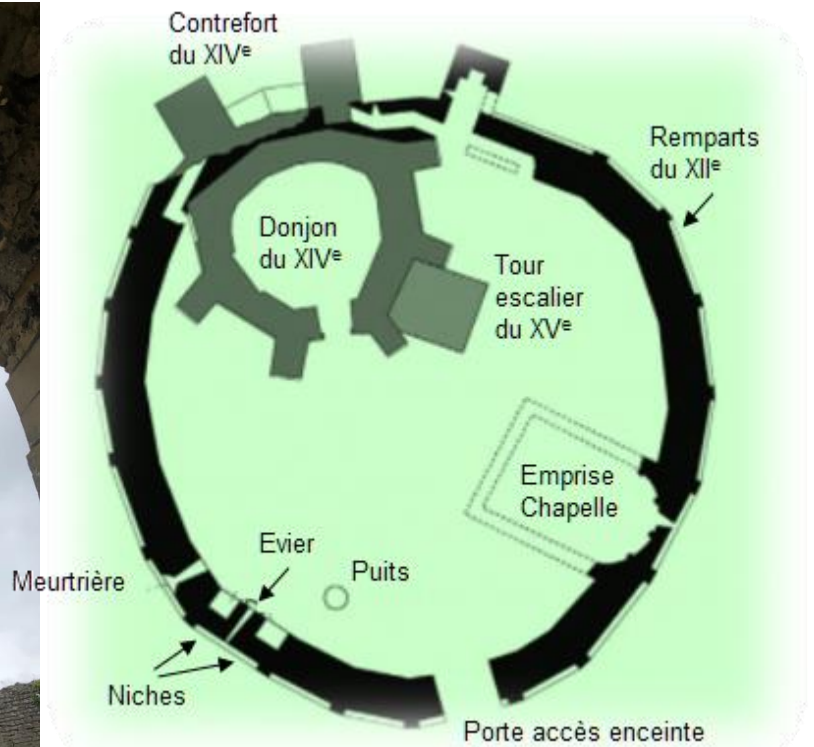
De retour à la surface, nous gravissons la Motte pour atteindre, à son sommet, l'enceinte primitive et le donjon.

L'enceinte a la forme d'un polygone irrégulier qui ne conserve plus aujourd'hui que 19 côtés au lieu des 22 d'origine. Les murs mesurent deux mètres d'épaisseur et six mètres de haut appareillés en moellons et renforcés aux angles, entre pans, par des contreforts appareillés en pierres calcaires. Nous y accédons par une porte monumentale couverte par un arc plein cintre à double rouleaux.

A gauche de l'entrée monumentale, les vestiges nous indiquent qu'il y avait là un ou plusieurs bâtiments. On y distingue les vestiges d'une cuisine avec la présence d'un puits et deux niches plein cintre encadrant un évier, et un conduit d'égout incliné qui traverse la courtine.

De l'autre côté, à l'intérieur de la chemise subsiste les traces d'une chapelle dédiée à Saint Thomas de Canterbury et certainement édifiée après 1161 sous le règne d'Henri II. Son chœur est inséré dans l'enceinte au moyen d'un arc surbaissé. Les baies géminées qui le composent sont tellement incluses dans la muraille que l'on se pose la question de savoir si cette chapelle n'a pas été faite à l'endroit d'une autre, plus ancienne.

En nous retournant, nous nous trouvons face au donjon. Il s'élève, excentré vers le Nord, sur une hauteur de 28 mètres, avec une forme octogonale sur une base talutée.



*Les vestiges d'une cuisine et la chapelle Saint Thomas de Canterbury*



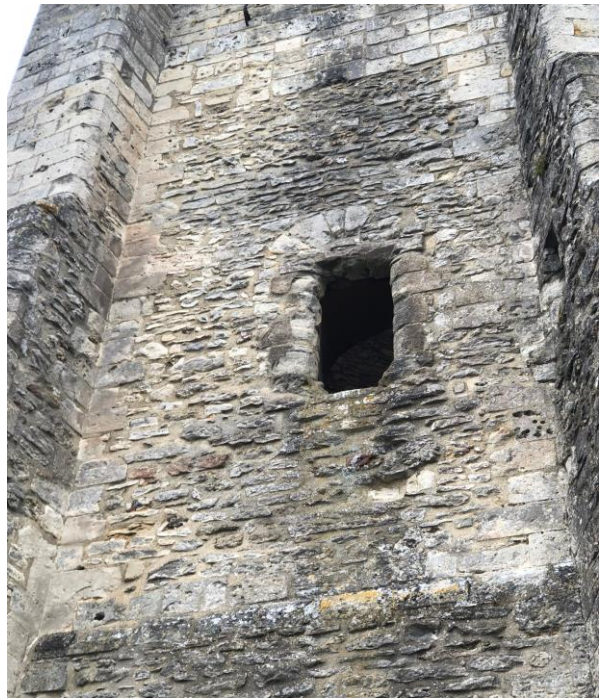
Construit en plusieurs phases, nous remarquons les disparités qui existent entre les parties basses bâties en moellonage et les parties hautes en pierres d'appareil. Une différence soulignée par les contreforts, dont l'un est aménagé en escalier à vis et semble avoir été construit lorsque deux étages furent ajoutés afin d'agrandir l'ensemble pour plus d'habitabilité.

Les communications, qui se faisaient à l'origine par des échelles ou des escaliers en bois, s'en trouvèrent ainsi facilitées, d'autant plus qu'un autre accès se faisait directement depuis les courtines. Ce n'est que plus tard, au XIV<sup>e</sup> siècle, que fut greffé sur le donjon, la tour octogonale que nous voyons et qui dessert aujourd'hui l'édifice de bas en haut.

Lorsque nous entrons dans la partie basse (la plus ancienne) nous constatons que cette portion, qui servait sur deux niveaux de stockage, est de nature assez médiocre. L'observation de la structure intérieure nous montre que, juste au-dessus de cette partie, un accès surélevé conduisait à une salle éclairée par une seule fenêtre et qu'un petit escalier menait de cette salle à l'étage supérieur, dit de défense, crénelé et couvert d'un toit.

L'absence de plancher nous permet de distinguer nettement la partie des deux étages ajoutés au XII<sup>e</sup> siècle. Les salles possèdent plusieurs fenêtres rectangulaires regardant vers l'Est et une autre plein-cintre orientée vers le Sud. En ressortant nous empruntons l'escalier à vis de la tour octogonale pour nous rendre au sommet du donjon.

De là, alors que nous avons une vue panoramique sur tout le site et la ville, notre guide nous présente les différentes tours et portes qui jalonnent la grande enceinte cadastrale.



En haut vue extérieure de la porte de l'accès d'origine au donjon qui se faisait par une échelle à la porte des Champs; en bas vues intérieures du donjon où l'on distingue les différents niveaux ajoutés au fil des siècles.

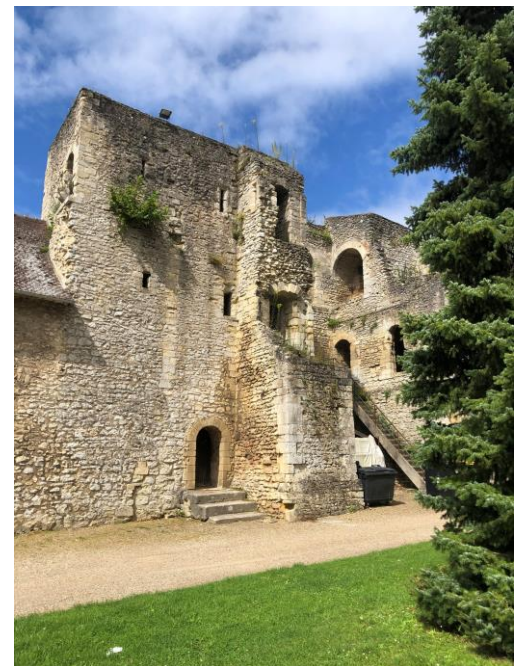


Presque toutes les tours sont en « U » ouvertes à la gorge avec un plan rectangulaire. A trois niveaux. Elles ne possèdent des ouvertures qu'au niveau situé sous le chemin de ronde. Seules des archères courtes s'ouvrent dans les faces latérales. Deux portes se distinguent des autres : la porte des Champs, qui est une double porte ménagée entre une tour rectangulaire et un contrefort formant une tourelle, et la tour du Diable, qui possède elle, quatre niveaux dont on nous dit que le second est couvert par une voûte d'arêtes à six compartiments. L'Autre particularité de cette dernière est que les deux premiers niveaux sont desservis depuis la cour, alors que les autres le sont par le chemin de ronde.

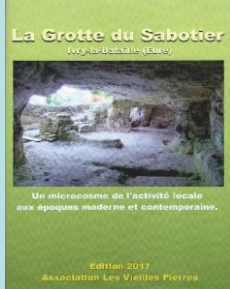
Nous ne quittons pas ce panorama sans un dernier regard sur la barbacane avec la porte dite « du Gouverneur », et à son extrémité Nord Est la fameuse Tour du Prisonnier, dont nous avons longuement parlé.

Compte tenu de l'heure tardive et du retard sur notre planning de visite, nous nous dépêchons de redescendre et, toujours en compagnie du même guide, nous quittons le château pour nous rendre à la seconde étape de notre périple : l'église Saint Gervais-Saint Protais, construite à la fin du XI<sup>e</sup> siècle.

*Lire la suite page 20*



La porte des Champs



***Vous aimez notre journal vous aimerez aussi***



***Découvrez les publications de la collection  
IVRY PATRIMOINE***

*Pour tout savoir sur l'Association « Les Vieilles Pierres » consulter notre site  
[ivry-lesvieillespierres.fr](http://ivry-lesvieillespierres.fr)*

*Ou contactez-nous au 06.50.00.14.27*

*Association Les Vieilles Pierres 5 rue Henri IV 27540 Ivry-la-Bataille*

## La légende du trésor des Templiers

Comme pour l'histoire du prisonnier de la tour, la légende du trésor émane de récits et des auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle qui écrivirent de nombreux contes et poèmes.

A l'origine, il y aurait au fond d'un souterrain, fermé par de lourdes grilles, un fabuleux trésor gardé par une horde de démons armés de fourches, gesticulant et exhalant une odeur de soufre et autres pestilences, à un tel point que seul un fou songerait à braver un si grand péril. Or, il est dit qu'une fois par an le soir de Noël, pendant la messe de minuit, les diables tombent dans un profond sommeil et qu'à cet instant les grilles s'ouvrent. Mais attention, dès que la lecture sainte est achevée, les monstres s'éveillent parfaitement reposés et d'attaque, et il est préférable de quitter rapidement les lieux.

Il advint pourtant qu'un homme nommé François, ayant entendu cette histoire, résolut d'essayer ce que nul autre n'avait osé faire. Aussi un soir de Noël, il prit la route de Neauphle jusqu'au moment où il parvint à une sorte de broussaille au centre de laquelle un trou marquait l'effondrement d'un souterrain. D'après la tradition, c'était là qu'il fallait pénétrer dans la galerie pour pouvoir parvenir rapidement au trésor et en revenir.

Avec peine, au moment où les cloches commençaient à sonner, il arracha les branches, écarta les pierres et se glissa au fond de la cavité. Dans la nuit complète de la galerie, ses yeux commençaient à s'accoutumer lorsqu'il vit, loin devant, une lueur rougeâtre qui semblait être le reflet d'un incendie.

Continuant sa progression, il atteint une grille rougie au travers de laquelle il pouvait percevoir des coffres, des écrins, des colliers d'or, des réseaux de perles et des monceaux de perles rutilantes. De grandes flammes léchaient ces richesses et une légion de diables s'agitait autour. Un instant découragé il pensa repartir. Mais subitement les grilles s'ouvrirent. Aussi, d'un bond il sauta dans l'antre. Ebloui par tant de merveilles, il ne sut comment choisir parmi ces richesses plus importantes que les bijoux portés par la reine Blanche et les monceaux de pièces amassées par l'argentier du roi. Songeant qu'il fallait repartir avant la fin de la messe, il bourra rapidement ses poches de pièces, enroula autour de son bras des colliers puis se précipita vers l'extérieur. Trop tard hélas ! A ce moment les grilles se refermèrent avec violence et les diables se jetèrent sur lui.

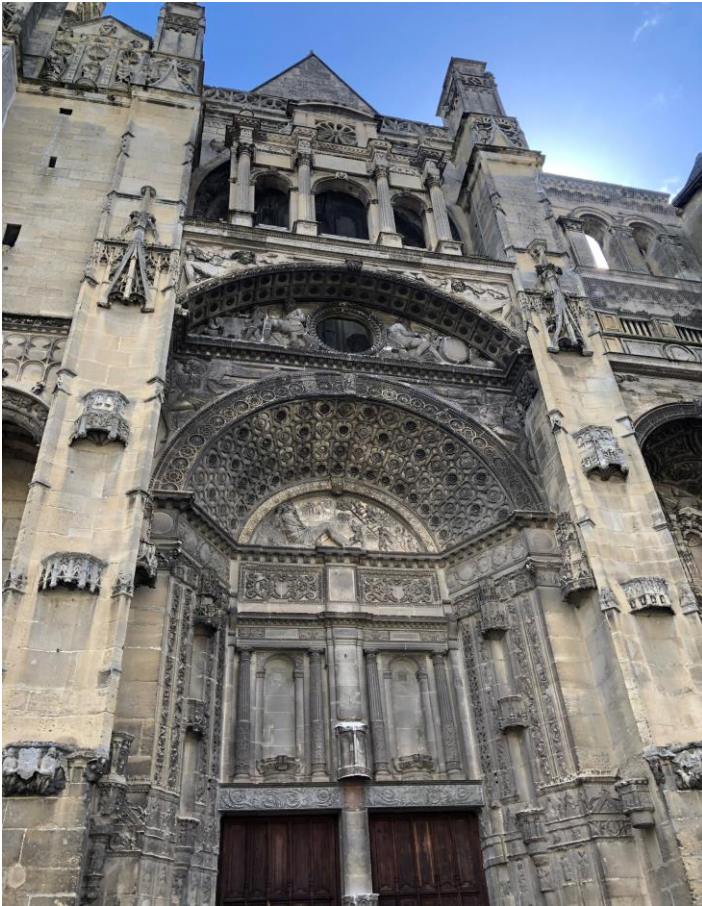
Le lendemain, des paysans qui se rendaient à Gisors, trouvèrent François inerte allongé sur le dos près des broussailles, le torse et les bras criblés de blessures, qui paraissaient être faites au moyen d'une fourche à trois dents rougies par le feu. Aussi les pauvres hères ne tardèrent pas à dire que c'était l'œuvre de Satan et tout frissonnant entonnèrent un « de profundis ».

Cette légende a influencé beaucoup de chercheurs en quête du trésor des Templiers qui serait enfoui dans les profondeurs de la motte féodale. En 1970, un ouvrier qui effectuait des travaux dans une demeure de Gisors, non loin du château, trouve en présence de son employeur, un vase tripode empli de monnaies en bronze. Au total 11 359 pièces d'origines françaises, anglaises, irlandaises, écossaises et allemandes frappées au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais ce que retiendra l'histoire c'est la fabuleuse quête d'un enfant du pays obnubilé par le trésor : Roger Lhomoy.





Après avoir franchi la grande rue et parcouru une petite ruelle, nous nous trouvons devant l'édifice qui, après avoir été incendié au XIII<sup>e</sup> siècle, fut totalement reconstruit, avec des proportions et des enrichissements qui lui donnent des allures de cathédrale. Son portail actuel ne fut réalisé qu'au XVI<sup>e</sup> siècle en même temps que les derniers agrandissements



La façade principale est constituée d'un large portail flanqué de deux tours de hauteur et de largeur différentes. La tour Nord s'élève sur trois niveaux, dont le premier est percé, sur deux de ses côtés, d'une baie en arc brisé, et le second est constitué de baies géminées\* en plein cintre comportant des abat-sons.

La tour Sud, appelée également « Tour du Rosaire », fut construite entre 1542 et 1590. Restée inachevée faute de financements, elle s'élève sur trois niveaux, et est flanquée d'épais contreforts décorés de paires de colonnes à l'antique, alternant les ordres monumentaux doriques et ioniques.

Au centre, le portail principal est construit sur le modèle d'un arc de triomphe antique. Les deux portes centrales abritées par des arcs en pleins cintres, sont séparées des portes latérales par deux épais piliers, qui supportent un fronton en demi-cercle qui marque la travée centrale. Au niveau supérieur, des petites baies en plein cintre, séparées par de petites colonnes, éclairent la nef. L'ensemble des portes sont en bois finement sculptées, qui offre au regard les premiers exemples d'emploi de motifs Renaissance dans l'église.

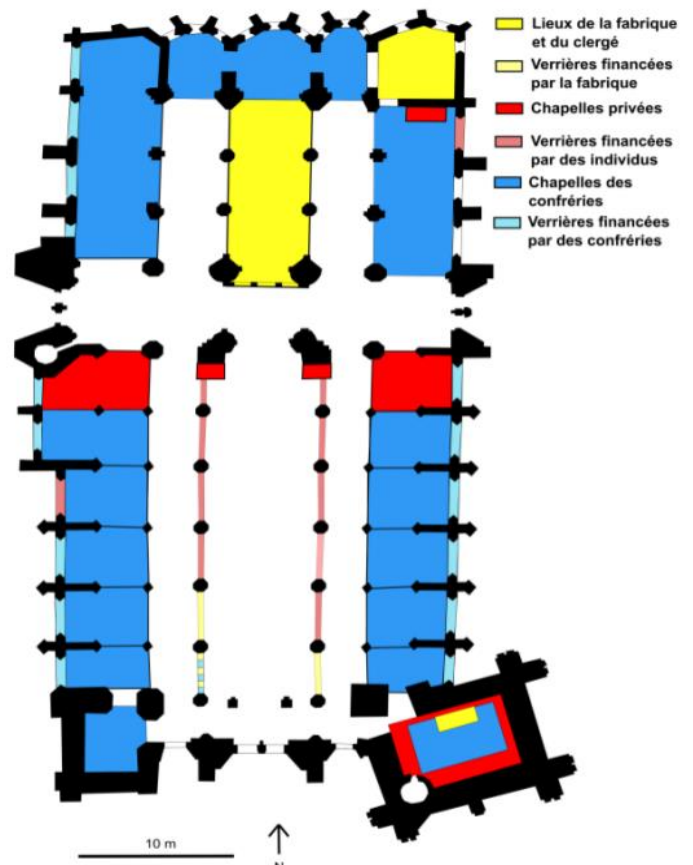
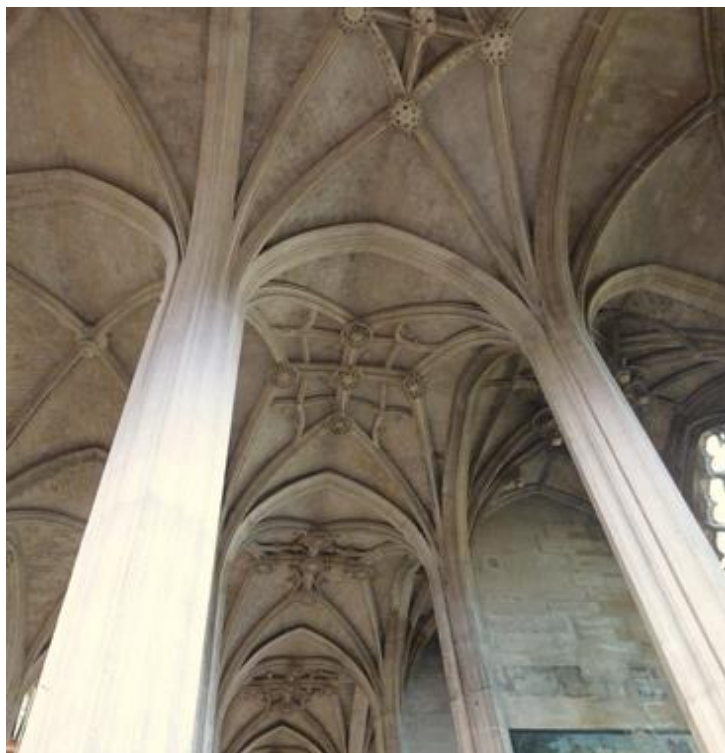
Une fois à l'intérieur, nous découvrons un ensemble architectural étonnant. Tout d'abord, le vaisseau central de la nef possède deux niveaux d'élévations : un premier niveau formé de grandes arcades, et un second ajouré de grandes baies en arcs brisés.

\* *Géminé* : ce dit de colonnes disposées en paire.





Il est couvert de voûtes en étoiles (à liernes et tiercerons). Les deux collatéraux avoisinants sont voûtés en ogives, tandis que les autres collatéraux et les vingt-deux chapelles latérales sont voûtés en étoiles. En progressant dans la nef nous découvrons le transept, qui dans sa partie Nord comporte des voûtes à nervures multiples, et dans sa partie Sud des voûtes en étoiles, alors que la croisée possède une voûte en croisée d'ogive quadripartite carrée.



Devant notre interrogation sur les disparités de style, notre guide nous explique que cette église, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, est d'abord le fruit de la fabrique constituée de quatre à six marguilliers représentant la société laïque, les officiers et les bourgeois, et ensuite d'une multitude de confréries (32 avant la révolution), agissant de manière collective au sein de l'espace ecclésial.

Ce sont elles qui ont marqué de leur empreinte chaque partie de l'édifice (voir schéma ci-contre).

Ces confréries, outre leurs fonctions professionnelles et réglementaires, servent à fournir et maintenir une sorte de lien social dans la ville. Aussi, elles ont eu une très grande importance dans le développement et ...

... l'embellissement du patrimoine. L'église Saint Gervais-Saint Protais est le leg de ces confréries. Elles ont d'abord reconstruit l'édifice, puis elles ont mis en place un répertoire décoratif de premier ordre, que nous pouvons admirer aujourd'hui. La liste étant longue nous retiendrons essentiellement :



La chapelle au Nord-Est, qui outre sa splendeur, nous dévoile une procession de prêtres et de fidèles, derrière le couple royal en prière (ce qui est très rare). On y voit également, au-dessus, le blason fleurdelisé surmonté d'une couronne entourée par une devise en latin signifiant « Les astres montrent la voie aux rois ». Juste à côté, trône une vierge et l'enfant en albâtre du XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle ;



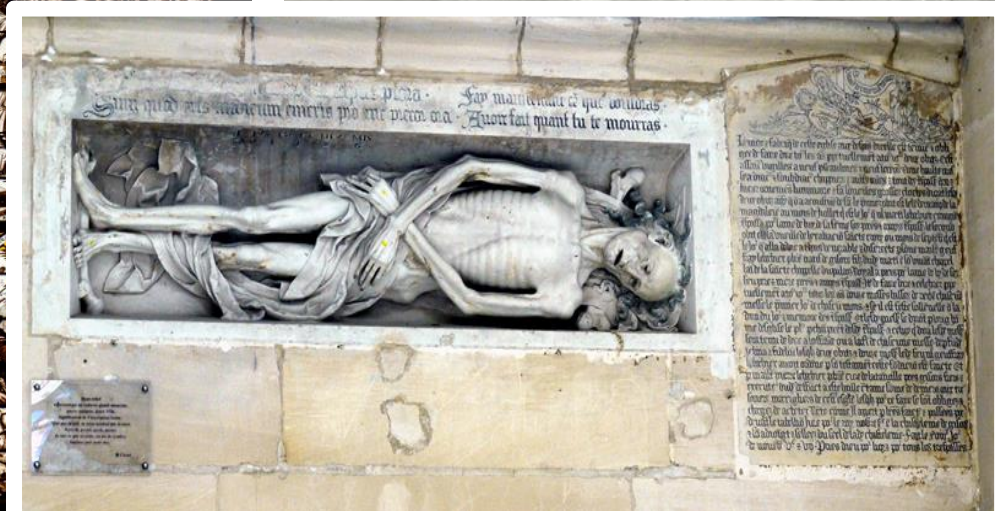
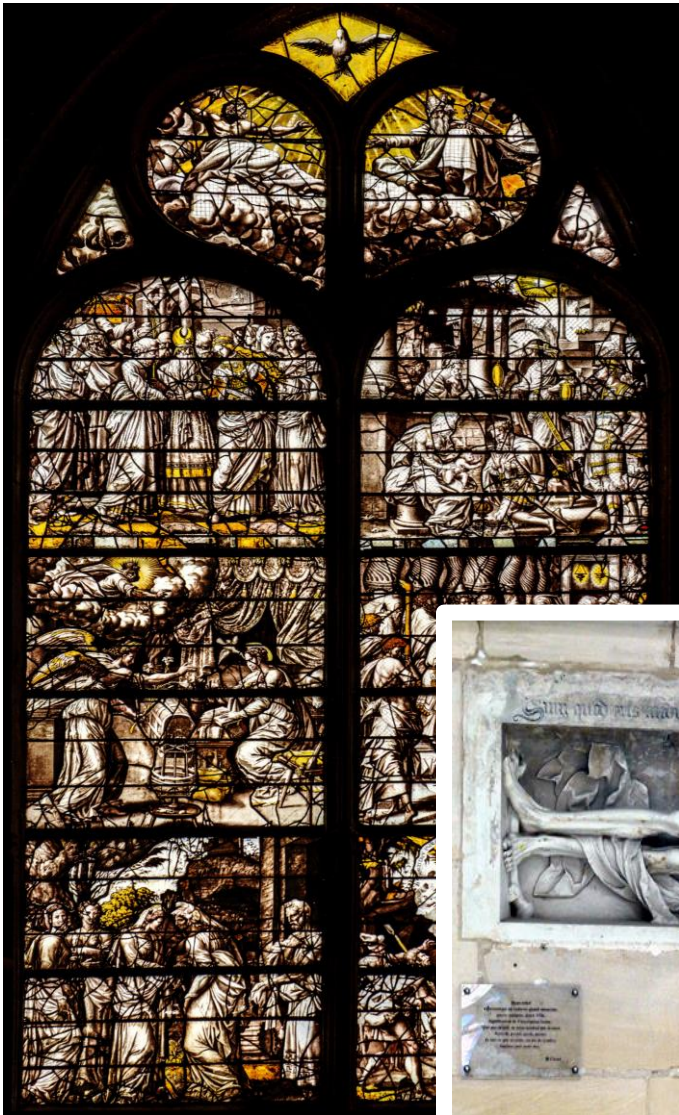
Une peinture murale, dite procession de la confrérie de la visitation, réalisée en 1558 avec une précision quasi photographique ;

Une peinture de 1561 illustrant le portement de la croix et la rencontre de sainte Véronique avec le christ ressuscité et la donatrice agenouillée ;

Une fresque du XV<sup>e</sup> représentant la transfiguration (apparition du Christ entouré des prophètes Moïse et Elie)

De nombreux vitraux de l'école de Fontainebleau et de belles verrières du XVI<sup>e</sup> siècle qui, après avoir été démontées avant la guerre, nettoyées et remontées ensuite, donnent une lumière exceptionnelle.

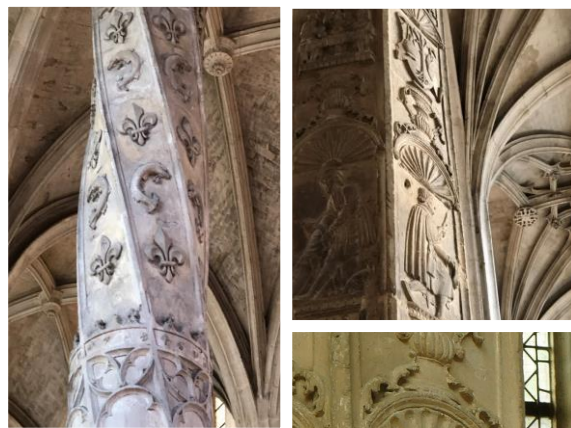
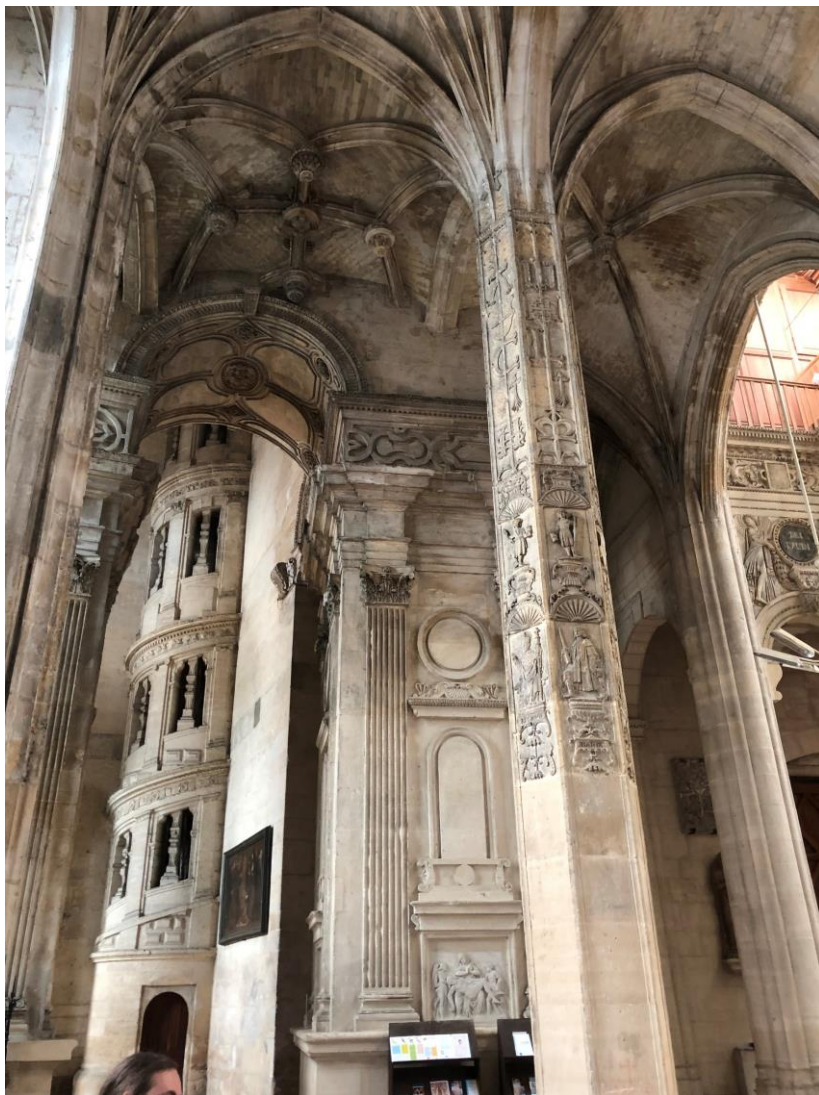
Un transi anonyme de 1526 avec l'étrange inscription « Qui que tu sois, tu seras terrassé par la mort. Reste-là, prend garde, pleure. Je suis ce que tu seras, un tas de cendres. Implore, prie pour moi ».



Nous achevons notre tour de l'édifice en admirant les têtes de chapiteaux, lorsque nos regards furent attirés par une série de trois piliers hexagonaux sculptés couverts de symboles.



Chacun d'eux est dédié à un saint. Le premier dit « des dauphins » est marqué de fleurs de lys et du dauphin, symbole du Roi de France Saint Louis, le second dit « de Saint-Jacques » comporte des coquilles reliées par un cordon, et le troisième dit « de Saint-Claude » représente la vie du saint et le travail des tanneurs et mégissiers, une des principales activités tout au long du moyen-âge à Gisors, dont la confrérie a essentiellement contribué à la reconstruction de l'église. Si ce dernier attire surtout notre attention, c'est qu'il est un véritable lexique divisé sur la hauteur, en registres dédiés à ces professions, où chaque image sculptée dans la pierre illustre une activité, en montrant le geste et les outils associés.





*Le gigantesque arbre de Jessé*



*Saint Gervais et Saint Protais*

Après avoir tourné autour des piliers et être passé devant les statues de Saint Gervais et Saint Protais, nous nous trouvons dans un large espace correspondant au pied d'une des tours de l'église. Là, nous faisons face, dans un angle, à un très bel escalier à vis renaissance qui mène à l'orgue. La pièce nous paraît assez vide sauf, qu'en nous retournant nous découvrons, sur le mur situé juste derrière nous, un gigantesque arbre de Jessé fait par un sculpteur beauvaisien en 1593.

Bien que nous ayons beaucoup de retard sur notre planning, notre guide tiens à nous entrainer, avant de partir, au pied de l'autre tour pour voir les éléments du jubé démontés au XVIII<sup>e</sup> siècle. Franchement, c'était justifié car l'ensemble des sculptures en marbre est remarquable et il aurait été dommage de quitter l'église pour déjeuner, sans avoir vu ces vestiges.



*Quelques éléments du jubé démontés au XVIII<sup>e</sup> siècle*

Après nous être restauré et avoir échangé sur notre matinée riche en enseignement de toute sorte, c'est avec beaucoup de retard que nous nous sommes rendus à Beauvais où deux membres de l'association Beauvais Cathédrale nous attendaient sur le parvis. Mesures sanitaires obligent, nous sommes contraints de nous séparer en deux groupes, mais cela importe peu puisque tous deux sont des experts.

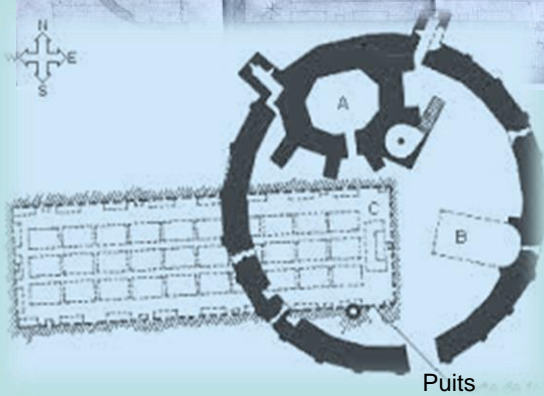
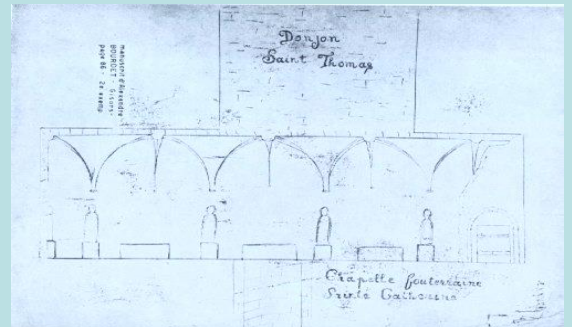
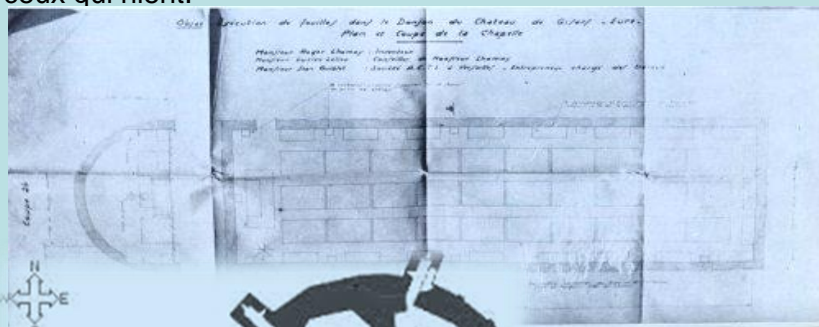
Lire la suite de la sortie page 27

## Roger Lhomoy : L'incroyable affabulation



Dans les années 1950, Roger Lhomoy révèle qu'en 1946, alors qu'il s'était fait engager depuis quelques années comme gardien et jardinier du château, et qu'il passait ses nuits à creuser à la recherche du trésor, il aurait trouvé, sous la motte féodale, une salle d'une hauteur de 5 mètres, mesurant 30 mètres de long sur 9 mètres de large. Selon lui : « une chapelle, avec des sarcophages, mais également des coffres ou plutôt des armoires emplies de richesses à ne savoir qu'en faire... ».

Bien qu'il n'y ait eu aucune trace de cette découverte, les déclarations du jardinier n'échappèrent pas à la presse, ni bien sûr au public. Des visiteurs étranges vinrent dans les allées du château armés de pioches, de détecteurs de métaux et même un radiesthésiste en quête de champs magnétiques, qui affirmait que la motte était creuse. Le phénomène était tel qu'en 1960 une première équipe d'archéologues fut dépêchée sur place. Puis, une autre en 1962 alors que sort l'ouvrage « Les Templiers sont parmi nous, ou, L'Énigme de Gisors » de Gérard de Sede (journaliste, auteur français et membre du groupe surréaliste) qui s'est inspiré des révélations de Roger Lhomoy. Malgré trois ans de fouilles, les recherches resteront infructueuses et la ville de Gisors reste divisée en deux clans ; ceux qui croient, ceux qui nient.



La presse et la télévision s'étant emparés de l'affaire et celle-ci ayant pris une ampleur considérable, André Malraux, ministre de la Culture, décide de clarifier les choses. Il fait envoyer le 5<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Rouen pour retourner le terrain et une équipe d'archéologues munie des plans supposés dressés par Roger Lhomoy. Durant deux années ils fouillèrent le sol sans relâche et creusèrent autour d'un puits jusqu'à vingt-neuf mètres de profondeur.

L'absence de succès dans les recherches génère plus que des interrogations sur la véracité des affirmations de Roger Lhomoy, d'autant que les arguments d'ordre historique laissent peu de place à la confirmation des hypothèses émises. De plus, l'ampleur des travaux fait émerger beaucoup d'incertitudes sur la pérennité du site. Considérant la situation dangereuse, les équipes jugent sage de renoncer à la poursuite du chantier. Le terrain est classé zone militaire.

La rumeur enfle. Des explications sont alors demandées au ministre qui se voit contraint de dire : « Ces opérations effectuées pour vérifier les explications de l'ancien gardien et retrouver les lieux tels qu'il les avait laissés, à savoir un orifice d'un mètre cinquante rebouché, n'ont rien donné. Mais j'envisage de faire effectuer, avant que l'on ne comble les trous, une dernière action de déblaiement des dernières couches de terre afin de lever toute incertitude ». Les fouilles recommenceront bien, mais s'achèveront sans explication. De quoi donner du grain à moudre à tous ceux qui voient dans cette démarche un secret d'état. Des archives secrètes auraient-elles été déplacées ? Un trésor aurait-il été récupéré ? Nul ne le sait, la question reste toujours posée. Roger Lhomoy s'est éteint en 1976 emportant avec lui son secret. Les années suivantes, d'importants travaux furent entrepris pour combler les cavités creusées et sauver le site qui menaçait de disparaître. Petit à petit les vellétés se sont calmées, laissant la place aux rêveurs.

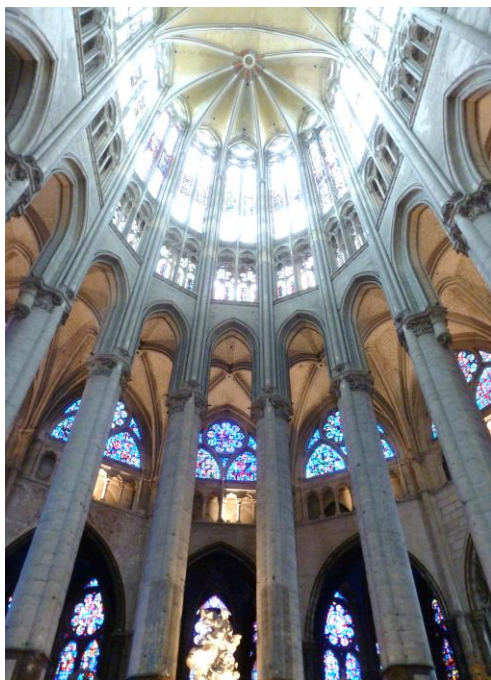


Façade de la cathédrale Saint Pierre de Beauvais

Débutée en 1225, la cathédrale actuelle fait partie de la seconde génération de l'âge d'or du gothique, dont Chartres, Bourges et Reims sont déjà debout. Elle se veut être la plus belle et la plus grande de toute.

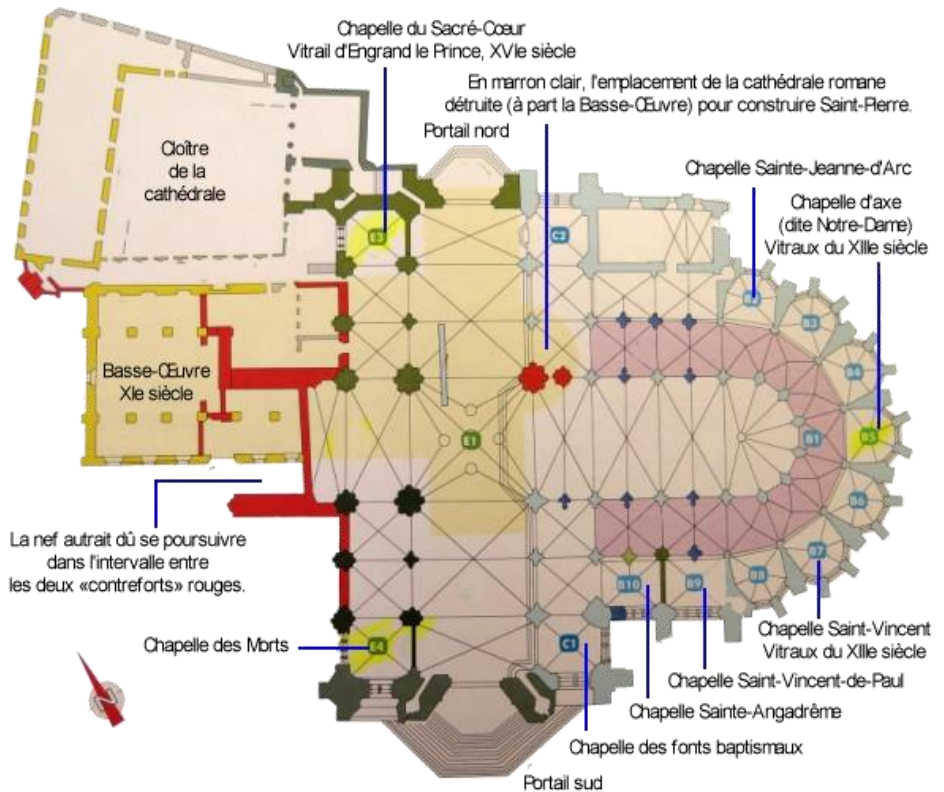
En 1284, sans doute à cause de ses proportions colossales une partie de la voûte s'effondre sur les travées droites, ce qui conduit à consolider l'édifice par l'épaississement des murs et le doublement des piliers au niveau de ces travées.

Les travaux, interrompus par la guerre de Cent Ans, reprirent en 1499 avec le maître maçon Martin Chambiges, qui se vit confier alors la mission de surélever le transept, son fils Pierre termina le travail.



Splendeur de la nef au dessus du Chœur

La visite commence au centre de l'église par un rappel historique qui, débutant au X<sup>e</sup> siècle, mêle grandeur, catastrophe et prouesse architecturale. L'édifice actuel remplace, au XIII<sup>e</sup> siècle, une construction de la fin du X<sup>e</sup> et du début du XI<sup>e</sup> siècle, dont ne subsiste maintenant que la partie occidentale de la nef (la basse œuvre) et les fondations du transept et du chœur, découverts en 1971-1973 sous le dallage du transept gothique (partie XI<sup>e</sup> en jaune sur le plan ci-dessous).



Plan montrant les phases d'évolution de la cathédrale Saint Pierre de Beauvais

La cathédrale atteignait déjà une taille gigantesque de 72,5 mètres de long de la chapelle axiale à la cloison qui ferme actuellement le transept, et une largeur de 58 mètres avec hauteur de voûte dans le chœur de 47 mètres.

Cependant, il fallut attendre 1567 après la construction d'une tour lanterne pour que l'édifice devienne le plus haut de la chrétienté avec 50 mètres. La prouesse ne dura qu'un temps car presque aussitôt la fragilité de l'édifice apparut à tous et, en 1572, en prévention, la croix qui la surmonte est enlevée. Malgré cela à l'ascension, en 1573, la flèche s'écroule.

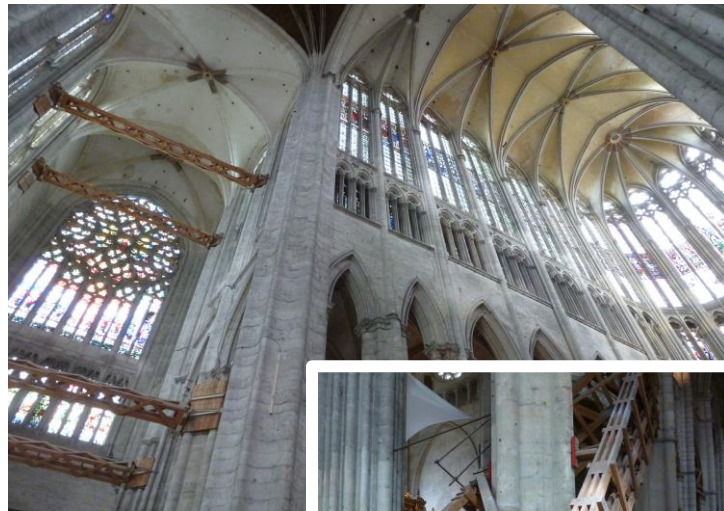
Jusqu'en 1604 des travaux de consolidation sont entrepris. Le voûtement de la première travée de la nef et l'érection d'une palissade fermant l'église à l'Ouest sont réalisés. L'église Saint Pierre n'ira jamais plus loin, car à l'époque les finances manquent et parce qu'au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle on préférait privilégier le décor.

Il faudra attendre 1842, bien après la révolution durant laquelle l'édifice fut dévasté, pour que l'architecte Ramée propose de rallonger la cathédrale de deux travées à l'Ouest pour contrebuter l'église. Mais son projet n'eut pas de suite. Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que travaux ...

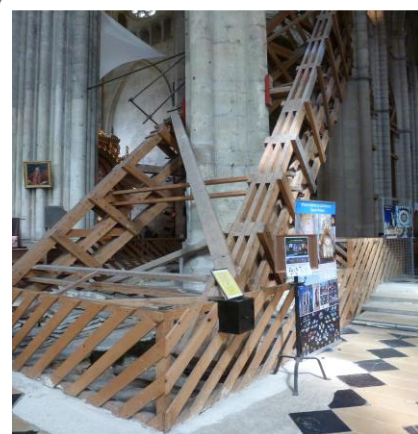


... de restaurations intérieurs et extérieurs sont entrepris, notamment sur les arcs boutants. Hélas, les bombardements allemands de 1940 firent écrouler la voûte, les toitures et les vitraux restés en place (les autres ayant été transférés dès 1939, pour protection, au château de Carouges).

Aujourd'hui, la cathédrale reste un édifice fragile face aux vents et aux tempêtes. En dehors des arcs boutants du chevet qui sont cadencés dans une véritable carapace de tirants de fer, des étais consolident, à l'intérieur, les bras du transept, et une vigoureuse armature de bois soutient les élévations au niveau de l'entrée du déambulatoire Nord.



Ce rappel fait, nous franchissons la cloison construite en 1567 pour rejoindre, en contre bas, les impressionnants vestiges du XI<sup>e</sup> siècle. Un escalier en bois nous fait descendre le long de trois travées de l'église originelle, dont les arcs ont été renforcés pour soutenir la masse du mur Ouest de la cathédrale situé juste au-dessus. A gauche, par un petit couloir, nous passons près d'un contrefort du XVI<sup>e</sup> siècle qui clôt en partie une zone restée en l'état après les fouilles conduites entre 1964 et 1985.



Notre guide nous explique que les vestiges que nous voyons ont révélé que la première église était plus longue que la cathédrale actuelle, mais qu'hélas, les fouilles entreprises n'ont pas permis d'atteindre l'abside de l'ancien chœur qui avait été démoli au 13<sup>e</sup> siècle.

De retour sur nos pas, nous passons de l'autre côté de l'escalier et pénétrons dans la zone carolingienne restaurée, qui est devenue l'église Notre Dame de la Basse Œuvre située dans le prolongement de la cathédrale côté Nord-Est.

L'ensemble est très dépouillé, seul dans le chœur une fresque en céramique du XIX<sup>e</sup> siècle réhausse le décor.

Après avoir franchi une porte et passé une cour insignifiante, nous débouchons dans le cloître.

Celui du X<sup>e</sup> siècle n'existe plus.

Ce que nous voyons date de l'époque de la guerre de cent ans (milieu du 14<sup>e</sup> - milieu du 15<sup>e</sup> siècle). Seule la salle Saint Pierre, qui clôt l'espace côté Est, date du XI<sup>e</sup> siècle. Les autres parties, la salle du chapitre et les galeries en brique et armatures bois sont respectivement du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle.

*1 et 2 Vestige de la première église*

*3 et 4 la galerie des Evêques et l'un des passages de circulation autour du cloître*



L'aile Sud-Est est surmontée d'une galerie renaissance, repérable avec ses briques rouges. Nous apprenons que c'est la Galerie des Evêques, dont il ne subsiste seulement que cette portion.

Elle conduisait jadis jusqu'au Palais Episcopal, un très bel ensemble architectural paré d'une entrée fortifiée munie de deux tours. Edifié au pied de la cathédral au XIIe siècle par Henri de France pour affirmer son autorité à la suite d'une émeute des habitants, le palais dont nous n'apercevons qu'une façade depuis le cloître, est aujourd'hui devenu le Musée Départemental de l'Oise.

De retour dans la cathédrale, nous restons un instant à regarder les structures de consolidation résultant des travaux considérables entrepris au fil des siècles pour sauver l'édifice, avant d'être invité à nous asseoir devant un élément phare de la cathédrale : l'horloge astronomique. Là, équipé d'un casque nous assistons à une présentation historique de l'instrument, doublée d'une représentation de son fonctionnement.



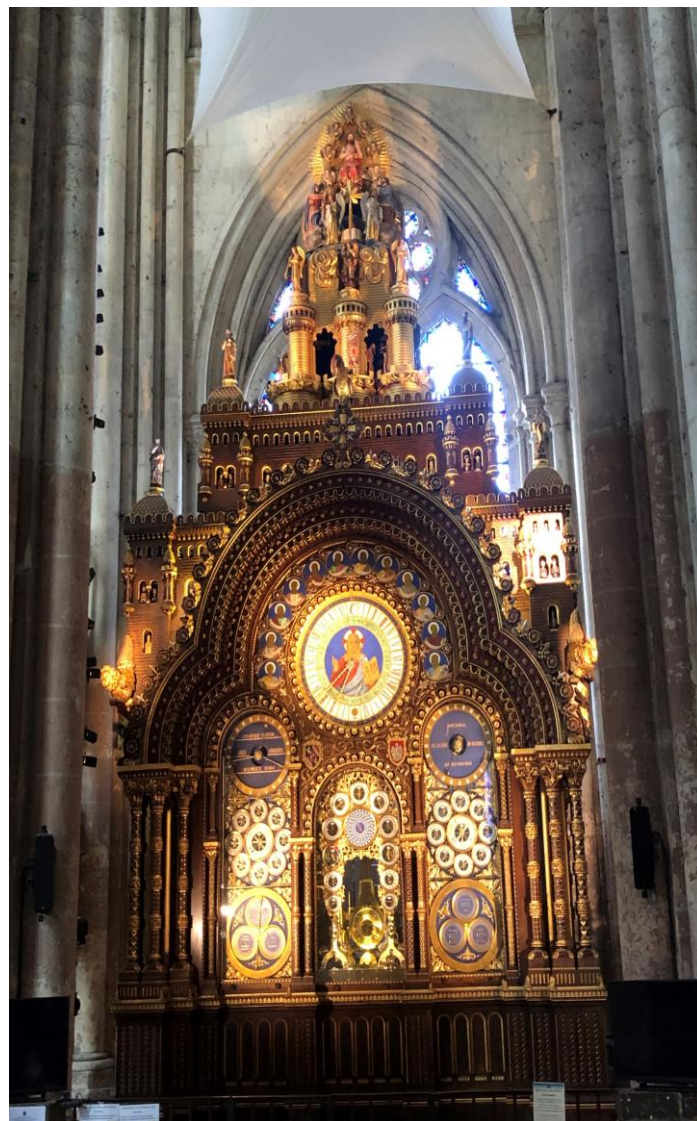
*Au pied de la cathédrale la galerie des Evêque communique avec le palais épiscopale*

Nous apprenons ainsi que ce chef d'œuvre est l'œuvre, en 1865, de Auguste Lucien Vérité. Un homme discret et ingénieux qui, à l'origine Ingénieur civil des Chemins de Fer du Nord où il s'occupait de toutes les pendules du réseau, et son expérience de facteur d'orgue, s'est formé tout seul au métier d'horloger.

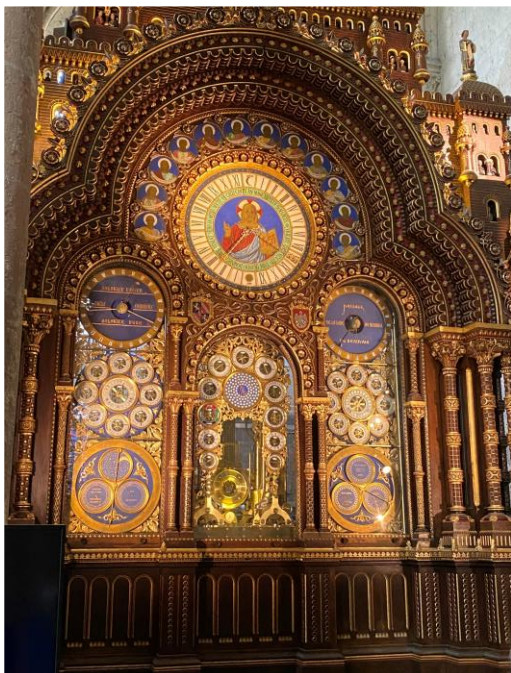
Auteur des horloges de l'Hôtel-Dieu (1832), de celle du palais de justice (1844) et de celle du château de Frocourt (1855), il sollicite l'évêque de Beauvais pour qu'une œuvre semblable, exceptionnellement belle et instructive, soit réalisée dans la cathédrale de Beauvais. Aidé d'une pépinière d'artistes et de collaborateurs dévoués il met trois ans à construire le magnifique ensemble qui se dresse face à nous.

Composé de 90 000 pièces (leviers, rouages, tringles et engrenages), l'instrument regroupe toutes les données connues à l'époque sur le temps et l'astronomie, au travers de 52 cadrans et 68 automates contenus dans un meuble de style romano-byzantin de douze mètres de haut, cinq mètres de large et deux mètres de profondeur.

Sa forme asymétrique est dotée d'une riche décoration faite de pointes de diamants, de roses, de lys et de colonnettes aux traits rouges et noirs réhaussés d'or et d'argent qui renforce la symbolique. Ainsi, à la droite du Christ (à gauche) les sculptures sont des fleurs, des anges, des personnages souriants sur un décor rouge où la marée représentée est celle du Mont-Saint Michel. De l'autre côté, ce sont des figures grimaçantes, têtes de mort, démons et décor noir, c'est la marée au Mont Orgueil.



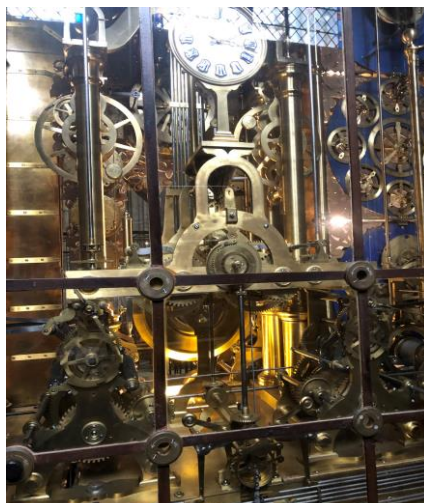
*L'horloge astronomique de Lucien Vérité*



L'architecture du meuble se compose de trois parties très distinctes : en partie basse, les cadrans consacrés aux indications astronomiques et à la mesure du temps, au centre, la cité terrestre avec de multiples fenêtres où s'animent de nombreux personnages, et au faîte, la cité céleste symbole de l'alliance entre Dieu et les hommes.

L'ensemble comporte quatre-vingt-quatre statuette et soixante-huit automates, qui font revivre la tradition des imagiers du Moyen-âge, qui opposait le bien au mal, le beau au laid, la vie à la mort. Au fur et à mesure que l'orateur nous décrit l'horloge, les mécanismes animent, sur fond de sonneries, les diverses scènes. A chaque quart d'heure se déroule le Livre de la Vie dont nous parle l'apocalypse.

La représentation terminée, nous sommes invités à faire le tour de l'horloge afin de découvrir tous les rouages et les poids de cette mécanique : le pendule régulateur de la marche des aiguilles, l'échappement destiné à entretenir les oscillations du pendule, à les compter, et le moteur proprement dit qui communique la force à l'échappement. Nos yeux sont émerveillés par la beauté, la finesse et la précision de cet enchevêtrement d'éléments.



A peine sortis de ce parcours nous découvrons, à droite, au tout début du déambulatoire, l'ancienne horloge en fer à carillon du XIV<sup>e</sup> siècle. Moins fastueuse que sa voisine elle n'en est pas moins étonnante.

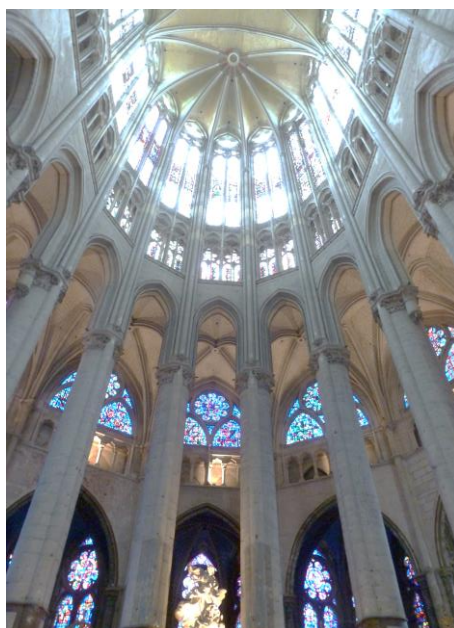
Elle est placée sur un fût de pierre hexagonal, décoré de petites fenêtres et d'ogives trilobées. Une cage en bois abrite le mécanisme de l'horloge, et au-dessus, un campanile abrite la cloche des heures. Le pilier creux abrite les trois poids qui font mouvoir ses mécanismes. Les rouages sont montés dans un assemblage de platines en fer reliées par des tenons à clavettes.

Notre guide nous indique que ces rouages, qui comportent chacun un barillet, une roue de temps et une roue d'échappement avec son ancre, actionnent trois mouvements : le mouvement horaire, le carillon qui comprend un clavier à douze touches, et la sonnerie des heures sur la grosse cloche située dans le campanile.

Notre progression dans le déambulatoire nous fait passer devant quatorze chapelles dont sept rayonnantes. Quelques-unes possèdent des trésors. Nous noterons entre autres que l'une possède une chaire avec un panneau de bois du XV<sup>e</sup> siècle représentant Saint Thomas d'Aquin, que dans une autre figure le retable de Marissel en bois doré datant du XVI<sup>e</sup> siècle, et que la chapelle axiale consacrée à la Vierge est parée de vitraux datés de 1240, dont l'un représente la vie de l'enfant Jésus.

Arrivée au bout de ce périple, notre hôte attire notre attention sur une peinture d'un anonyme du XVIII<sup>e</sup> siècle qui a échappé par miracle à la disparition. Exécuté en 1780, c'est la première œuvre à avoir traité l'épisode de la défense de la ville de Beauvais par Jeanne Hachette. On y voit Jeanne résister aux assauts des troupes de Charles le Téméraire en 1475 avec, derrière, des habitantes de la ville qui transportent la châsse de Sainte Angadrême sur les remparts pour faire fuir l'ennemi.

Le tableau ornait depuis 1788 l'hôtel de ville de Beauvais quand il fut en partie détruit au cours de l'incendie de l'hôtel de ville durant la Seconde Guerre mondiale. Sauvé in extrémis, l'œuvre qui fait douze mètres par quatre disparaît jusqu'en 2013 où, après un formidable travail de restauration, elle retrouve sa place dans la cathédrale.



Avant de quitter les lieux, nous passons près du portail Sud, devant le baptistère et quelques peintures murales du XV<sup>e</sup> siècle.

Notre visite achevée, nous jetons un dernier regard sur le chœur avec ses six voûtes qui s'élancent vers le ciel, et ses baies vitrées qui laissent entrer la lumière comme jamais. Puis une fois dehors, nous prenons le temps de contempler la façade extérieure très riche en sculptures et admirons la hardiesse de ses contreforts qui enserrant l'édifice.



Bien qu'il soit très tard nous ne partons pas de Beauvais sans avoir vu La Maladrerie Saint Lazare. C'est un exemple unique en France de l'architecture hospitalière des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

Le site est unique en son genre par la richesse de son bâti, qui a gardé ses trois parties distinctes : au nord la ferme, au centre le logis des religieux et la chapelle romane et au sud l'enclos des malades. Une partie, étant hélas en cours de restauration, nous ne pouvons y accéder. Aussi, nous nous attardons plus sur l'enclos des malades. Un vaste bâtiment avec une charpente exceptionnelle et des murs en pierres blanches qui révèlent au regard quelques graffitis. Ressortis de ce lieu, qui sert d'espace pour des expositions, nous nous rendons dans les jardins situés juste derrière.

Bien que d'inspiration médiévale, c'est une création résolument contemporaine propice à la détente ou à la méditation, qui nous offre un aperçu des différents types de jardins ou de cultures qui existaient au Moyen Age : carré des herbes aromatiques, carré des céréales, carré des petits fruits, vignes, potager... pour bon nombre d'entre nous c'est l'occasion de repérer ou découvrir quelques plantes oubliées, mais surtout de passer un agréable moment dans un écrin de verdure, où nous ne manquons pas de faire quelques photos souvenir avant de reprendre la route pour Ivry.

